

GAGOSIAN GALLERY

Richard Prince ou l'artiste tous azimuts

Valérie Duponchelle

03/11/2008 | Mise à jour : 11:11 |



Richard Prince en train de peindre une des « Nurses » qui ont fait sa légende. (Antoine Jarrier)

Exposition du troisième type à Paris de la star de la scène américaine. Portrait.

» INTERVIEW - L'entretien en exclusivité avec Richard Prince

Il y a quelque chose de martien chez Richard Prince, star sans conteste de la scène américaine, dont les apparitions et les expositions passent comme des comètes dans le ciel surchargé de la planète art. Long clergyman, mutique et rieur, comme indifférent à tout contexte, il est l'auteur culte des Nurses sexy et sanglantes, des Cowboys de

légende comme les grands espaces américains, des Joke Paintings qui marient le slapstick (jeu de répliques cinglantes) d'un Groucho Marx et le travail formel d'un peintre abstrait. Son incursion dans le monde du design est si inattendue et bizarre qu'elle a désarçonné plus d'un fan.

Cet apôtre en baskets plates de la Beat generation, collectionneur fervent des écrits de Jack Kerouac et amateur de Michel Houellebecq, était à Paris pendant la Fiac, plus motivé par «Picasso et ses maîtres», par Larry Clark, Lee Miller, Dennis Hopper, que par les aléas des affaires. « Mon exposition parisienne, concept global, répond à l'idée que dans le futur un collectionneur n'aura pas seulement de l'art sur les murs mais aussi un très beau meuble à côté d'un élément d'architecture. C'est une nouvelle catégorie d'exposition, un peu bizarre, qui dévoile un autre territoire, une avancée qu'aucun artiste n'a encore entreprise. Il y a des cadres posés sur les bureaux, dessinés spécifiquement avec des livres encastrés, des manuscrits aussi... On peut s'en servir. Mais vous ne pouvez rien retirer. Ni les livres, ni les cadres. Dans la bibliothèque de mon atelier, dans l'État de New York, j'ai le même genre de présentation. »

Un faussaire des confessions

L'exposition fonctionne comme un autoportrait en meubles customisés, fusion de formes géométriques et de références à la culture populaire américaine qui mêle intimement l'artiste et le collectionneur. « Difficile de définir ce qui vous touche, c'est du pur instinct, même si les années le sophistiquent. Je suis sûr que dans trois ou quatre ans je regarderai des choses que je ne vois pas aujourd'hui. Question de mélange. J'ai toujours fait ça. Enfant, je changeais le décor de ma chambre, la place du lit et de la chaise, mes affiches, je découpais des photos dans des magazines et je les transformais en posters. J'étais très conscient de ce qui m'entourait, pas très porté vers l'extérieur », confie-t-il de sa voix traînante de fêtard repent. « J'ai passé les années 1980 dans une sorte de coma », a résumé, de tout son humour noir, ce faussaire des confessions pour le snob Purple Fashion Magazine.

Impassible comme un caïman des Everglades, il sort soudain de son dédale de pensées intérieures pour proclamer son amour pour le génie Picasso. « Je viens de voir "Picasso et les maîtres" au Grand Palais, c'est probablement la plus incroyable expérience artistique que j'aie jamais eue. Je suis fou de Picasso. Il se permet de faire tant de choses différentes ! Il en a le talent, un don de Dieu. Les couples de cette exposition sont extraordinaires : Picasso à côté de Goya, Picasso à côté de Rembrandt. C'est une de ces expositions qui me donnent de l'espoir. Une expérience si gratifiante. L'art est ce qui reste après vous. En voici le meilleur exemple. Tout le monde parle de Dieu et c'est beaucoup de mambo-jambo, de blabla, d'élucubrations, de faux-semblants. Une exposition pareille, ça, c'est la vraie religion en laquelle vous pouvez croire, pas une sorte de mythe caché là-haut derrière les nuages. Je sais, j'ai l'air de prêcher devant un chœur : Picasso est mon pape, le Grand Palais, mon église, et ce qui est accroché sur les murs, ma religion. C'est aussi simple que ça. Je suis connecté au passé, à De Kooning, à Pollock et à Warhol, à ceux qui ont disparu et qui demeurent spirituellement à travers leurs œuvres. »

En tête des ventes

Et la crise ? « Même si le marché s'écroule, cela n'affectera pas les bons artistes, cela ne les empêchera pas de créer. Je peux faire de l'art avec seulement un penny ! C'est la perception des choses qui change, la façon dont les gens se situent par rapport à vous. Ceux qui entrent dans votre monde à cause de l'argent, qui regardent les Nurses en pensant à ce qu'elles coûtent... Tout ça me laisse indifférent. » Son nom, simple et marquant comme une publicité, reste en tête des ventes contemporaines, la semaine prochaine à New York : son Everglades Nurse, de 2003, a été estimée (et garantie) avant la crise de 4 à 6 M\$ par Sotheby's. Les enchères du 11 novembre diront si Richard Prince, qui a déjà eu sa rétrospective au Guggenheim en 2007, est toujours le prince de New York.

« Richard Prince », jusqu'au 29 novembre à la Galerie Patrick Seguin, 5, rue des

Taillandiers 75011 Paris, (en association avec la Gagosian Gallery, New York).
www.patrickseguin.com.